

EDMOND POUPENEY

# Mémoires d'une camisole





*Mémoires d'une camisole*

EXTRAIT





Edmond Poupency

Mémoires d'une camisole

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3557-6

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010







*A ma femme Virginie.*

*A mes enfants*

*Julien, Mathilde, Clément et Lucille.*

EXTRAIT



*Si tous les êtres humains sont semblables,  
chaque individu est unique, car ce sont  
dans nos différences que nous puisons nos  
richesses.*

E. P

EXTRAIT



## Chapitre un

Blanc, tout était blanc, les couloirs, le plafond, les murs, le carrelage. Tout était d'un blanc immaculé, absolument tout, de la lampe aux joints qui assemblaient le carrelage. Tout était vraiment blanc, un blanc qui ne laissait paraître aucun sentiment, aucun souffle de vie, un blanc totalement inexpressif. Un vide total, comme le visage de ces hommes et de ces femmes, tout de blanc vêtus, qui sillonnaient les couloirs à longueur de journée. Rien ne laissait poindre le moindre signe d'existence sous leurs traits austères tirés à quatre épingles. Je les sentais protégés derrière leurs habits blancs. Jamais un mot, jamais un sourire. Avaient-ils une âme ? Avaient-ils un cœur ? Avaient-ils au moins ne serait-ce qu'un soupçon d'humanité traversant leur cœur, leurs veines ? Avaient-ils une voix qui aurait pu sortir de temps en temps de leur bouche obstinément fermée ?... Je ne saurais vous le dire. Il y avait eux, les blancs, et les autres ; il y avait eux, les blancs, et surtout, surtout, il y avait moi.

Moi, dépourvu de tout indice spatio-temporel, dénué de toute notion de vie, j'étais incapable de me

rappeler depuis combien de temps j'étais enfermé dans cette pièce sordide sans fenêtre, avec pour seule vue sur l'extérieur une meurtrière dont les blancs se servaient pour me surveiller à volonté. Ici, le temps ne semblait pas s'écouler, il restait figé comme un rictus de mort qui marque de son empreinte la fin d'une vie dont l'approche est imminente. Ici, le temps ne passait pas, il s'arrêtait dès l'instant où l'on pénétrait en ces lieux. Ici, il devenait impossible de séparer le jour de la nuit. Ici, il faisait jour toutes les heures, sous la lumière des néons qui brillaient tout au long de l'année comme mille soleils qui jamais ne se couchaient dans l'océan. Ici, le temps était immuable.

Le temps, j'en disposais plus que je ne pouvais en espérer. Mes éternelles et infinies journées glissaient en moi au rythme infernal des souvenirs et des pensées qui venaient à chaque instant meurtrir mon cerveau et déchirer ma chair au plus profond de moi. Le temps, ici, je le consumais à préparer ma vengeance, à me rendre justice, à nous rendre justice. Mais pour cela il fallait tenir, résister, en aucun cas il ne fallait sombrer et basculer dans la folie qui m'attendait. En aucun cas, il ne fallait se laisser emporter par la douce solitude et la torpeur euphorisante procurées par les médicaments que l'on me distribuait quatre fois dans une journée qui n'avait pas d'heures. J'étais ici dans un but précis qui consistait à accomplir un geste bien défini que je n'étais pas le seul à vouloir mettre à exécution. Cet acte, nous l'avions réfléchi à deux et nous l'avions élaboré depuis des mois. Il nous paraissait insensé et pourtant nous le savions indispensable pour que nous puissions retrouver un semblant d'harmonie en nous, pour que nous puissions enfin vivre en paix et de

nouveau exister. Cependant, ce geste allait nous entraîner dans une spirale infernale et meurtrière qui ferait de moi un assassin, et d'elle, une complice... Nous en étions conscients mais rien ne saurait nous arrêter. Nous étions prêts à aller jusqu'au bout, mais pour mener à bien notre mission, nous devions nous tenir isolés de cette faune qui se déshumanisait de jour en jour, dans cet endroit que les blancs appelaient pudiquement un HP, mais qui n'était rien d'autre qu'un vulgaire asile de fous, une clinique psychiatrique privée dans la banlieue marseillaise où toute une foule de gens n'ayant rien à voir les uns avec les autres se côtoyaient chaque jour, chaque heure, chaque minute. C'était un lieu où toute une masse d'individus sombrait en même temps dans les méandres d'une bassesse et d'une folie qui devenaient irréversibles. Ici, nul n'était fou mais chacun le devenait.

C'était dans cet enfer que je devais attendre mon heure libératrice et cracher mon venin. Un venin qui allait et devait s'abattre sur une bête immonde, un venin qui devait libérer ma vie d'une moitié de l'enfer que je vivais depuis plusieurs années et que nous partagions ensemble tout ce temps. Un venin que je gardais au plus profond de moi pour mieux le distiller au moment propice. Elle était dehors à remplir sa mission, tandis que moi j'étais dedans à attendre d'accomplir la mienne. Cette tâche, je me devais de la mener jusqu'au bout, pour moi, pour nous, pour elle.

Je m'appelle Christophe Saunier et je souffre d'un syndrome dépressif aigu, comme ils disent. Enfin, c'est ce que nous voulons leur faire croire...

Des pas se firent entendre dans le couloir. Un couloir interminable qui, j'aimais à le penser,

me donnait l'impression d'être le couloir d'une mort sans fin, d'une mort où, chaque jour, les blancs me tuaient un peu plus. Plus les pas se rapprochaient, plus mon esprit s'apprêtait à rejoindre de nouveau un monde irréel qui allait encore une fois se bâtir sur les fondations établies par les petites pilules miracles que l'on allait encore me faire ingurgiter et qui étaient en train de creuser en moi un gouffre infiniment profond. Les pas étaient tout proches, si proches que j'avais l'impression de sentir le souffle de leur propriétaire se glisser jusque dans la moindre de mes cellules. Ces pas, je les connaissais bien. Ils étaient légers, déliés, presque rassurants. Je restais là, allongé sur la pailleuse qui me servait de lit, à attendre de mettre un visage sur les sons que j'entendais. Ils étaient là tout proches, se faisant de plus en plus résonnants. La clé se fit entendre dans la serrure et un visage apparut. C'était bien le visage auquel je pensais, un visage maigre, taillé à la serpe, un visage sans expression, sans compassion, avec des yeux d'un noir profond, des yeux qui ne laissaient paraître aucune émotion. Le visage entra dans la pièce et me dit d'une voix qui empestait le tabac froid :

– Monsieur Saunier, il est l'heure de vos médicaments.

Yvonne, elle s'appelait Yvonne Paris. Elle était l'infirmière en chef de cet établissement psychiatrique où les dépressifs, les psychotiques et les alcoolotabagiques formaient une grande et unique famille. Yvonne était un petit bout de femme tout frêle, aux antipodes des fantasmes que tout individu masculin peut se faire sur les infirmières. Elle était vêtue de l'immuable blouse blanche qui lui couvrait plus de la moitié du corps tellement elle était petite.



Elle s'approcha de moi et me tendit, d'une main aux doigts osseux et noueux, un gobelet rempli d'eau tandis que de l'autre elle versa dans ma main le contenu d'un petit récipient dans lequel se trouvaient cinq comprimés de couleurs différentes.

– Merci, Yvonne.

Puis elle resta plantée là, me surveillant et attendant de me voir avaler les pilules du bonheur qu'elle venait de me donner. Elle me surveillait comme un phare surveille l'océan. Elle attendit que je déglutisse et me demanda ensuite d'ouvrir la bouche pour vérifier que j'avais bien tout ingurgité. À ce moment précis, je savais que ma descente aux enfers allait commencer dans quelques minutes. Je venais d'avalé une puissante mixture d'anxiolytiques, de neuroleptiques et d'antidépresseurs. D'un moment à l'autre, le tout allait faire naître dans mon cerveau, déjà en ébullition, un volcan dont l'irruption orageuse ne pourrait être stoppée que par le temps et par la prochaine prise de ce détonant cocktail qui surviendrait dans quelques heures.

– Venez avec moi, monsieur Saunier, le docteur Massié a donné l'ordre de vous emmener dans la salle commune, il ne veut plus que vous restiez seul.

Pour la première fois depuis des mois, j'allais rencontrer du monde. Nous traversâmes un long couloir jalonné de portes métalliques toutes fermées puis nous arrivâmes dans une immense salle où la fumée régnait en maîtresse. Mes yeux et ma gorge mirent plusieurs secondes pour s'habituer à ce brouillard d'un autre temps. J'aurais aimé ne jamais voir ce que j'ai vu, j'aurais aimé ne jamais sentir cette odeur de tabac et d'urine mélangés. J'avais devant moi une vision d'un autre siècle, d'un autre monde.

Devant mes yeux se déroulait le spectacle de l'horreur et de la déchéance humaine en personne. Je réalisai dès cet instant que c'était le prix à payer pour accomplir mon geste salvateur.

Je m'appelle Christophe Saunier, je ne suis pas fou mais l'important c'est qu'eux le croient.

EXTRAIT

## Chapitre deux

6h35. En ce beau matin du mois de juin, la sonnerie aiguë et criarde du réveil tira Mathilde de la torpeur de son sommeil encore ancrée au plus profond de son corps. Ne résistant pas longtemps à la torture auditive que lui imposait ce réveil, Mathilde décida enfin de se lever. Non sans peine, elle parvint à se dresser sur ses deux jambes et se dirigea pieds nus dans la cuisine pour s'offrir un café matinal comme elle seule savait le faire. Pendant que la cafetière égrainait lentement son nectar, Mathilde se dirigea comme tous les matins vers le salon où, comme par réflexe, ses yeux se posaient délicatement sur la photo qui ornait une table basse. Jamais elle n'arrivait à décoller son regard de cette photo qui représentait pour elle à la fois une souffrance atroce et un soulagement intense, un souffle vibrant de vie mêlé à l'odeur âpre de la mort. Or, c'était cette même odeur de mort qui lui faisait paradoxalement tenir le coup. Comme par une ironie du sort, grâce à cette odeur elle ne pouvait oublier la bête qu'elle devait traquer. Contre toute logique, c'était le goût de la mort qui lui donnait l'envie de vivre. La mort, Mathilde la

côtoyait tous les jours, elle faisait partie de sa vie au quotidien. Mais la mort qui la hantait avait parasité ses tripes, son ventre, son âme. Elle n'aurait de repos que lorsque la bête immonde reposerait au cimetière des crevures. Elle et moi ne pourrions trouver la paix que lorsque la bête infâme irait pourrir dans les abîmes funestes de l'enfer. Je comptais sur elle pour me rabattre la bête, elle comptait sur moi pour l'expédier dans un monde dit meilleur.

Mathilde était une jeune femme de trente-cinq printemps dont la beauté était aux antipodes des modèles standards avec lesquels on veut bien nous rebattre les oreilles à grands coups de pub tout au long de la journée. Cependant, elle ne manquait pas de charme, un charme fou qui semblait venir d'ailleurs, qui la faisait sortir du lot, un charme dont elle-même n'avait pas le secret. Ses longs cheveux d'un noir profond étaient toujours laissés à l'air libre comme si elle cherchait sans arrêt une liberté que plus jamais elle n'allait trouver. De grands yeux verts telles deux émeraudes taillées par un orfèvre venaient à merveille se fondre dans le décor d'un visage qui pouvait paraître si doux et si dur à la fois. La couleur blanche de son cou contrastait terriblement avec le noir de jais de sa crinière d'effrontée, ce qui la rendait encore plus belle, plus désirable. Ses épaules semblaient si tendres et frêles que l'on osait à peine les toucher de peur de les abîmer, tandis que ses deux petits seins pointaient leur arrogance et mettaient une délicate touche finale à ce corps tout en finesse. Mathilde, c'était un mètre soixante-neuf de beauté ordinaire ancrée dans un écrin extraordinaire. Elle était un savant mélange de douceur et de froideur, de délicatesse et de fougue, de gentillesse en personne et